

60 : L'ENFANCE



Forêt landaise

On n'oublie jamais ses souvenirs d'enfant. Les années n'altèrent aucunement leur fraîcheur, leur candeur, les émotions d'alors. Ce sont les années de la naissance au monde ; c'est à ce moment aussi qu'apparaissent les premiers traits de caractère et les intérêts qui vont se développer ; les notions d'argent et de pouvoir n'existent pas encore. Celles des images qui me reviennent, je les vois défiler comme des demi rêves tout mélangés.

Ma mémoire a toujours été moyenne mais très sélective. De plus, je ne garde aucune trace de ce qui a pu se passer avant mes cinq ou six ans.

J'essaierai de rassembler au mieux les événements de ce passé lointain.

Je me souviens d'abord de deux séjours au chalet Marie-José, en Suisse, près de Gstaad ; c'était une institution très « select ». J'étais paraît-il fragile des bronches, il me fallait bon air et repos. Je me revois étendu sur une chaise longue, installé sur la terrasse, en plein soleil. La vue sur les Alpes est superbe. Je dessine inlassablement sur des papiers quadrillés les profils des montagnes, les taches sombres des forêts, et laisse en blanc les surfaces neigeuses.

Je me souviens aussi de ma curiosité, ou de mon attirance, pour une petite fille sud-américaine, dont j'apercevais, avant de m'endormir dans notre grand dortoir, les ondulations gracieuses de la chemise de nuit.

J'eus deux fois la visite de mes parents ; ils m'emmenaient sur un chemin qui passait devant une menuiserie dont je sens encore l'odeur de sapin fraîchement scié. En chemin je m'extasiais devant les pensées sauvages dont les petites taches sombres à la base des pétales avaient l'air de me regarder ; il y avait aussi des touffes de grandes marguerites, et parfois je m'extasiais devant une petite gentiane d'un bleu intense.

Mon père avait deux frères et trois sœurs dont il était l'aîné ; je n'ai jamais connu celle des sœurs qui, étant religieuse, avait dû partir en Espagne avec sa Congrégation, à l'époque de la séparation de l'église et de l'état ; c'est à mon père, après la mort de mon grand père, qu'était revenue la charge de gérer la propriété familiale de la Tour d'Oyré en Poitou.

Mon grand-père, Adrien Treuille, mort deux ans avant ma naissance, était polytechnicien, ingénieur des Tabacs, et était devenu une notabilité de la région. Il avait démissionné et pris la gérance de l'usine d'armes légères de Châtellerault, (celle qui avait équipé les russes pendant leur guerre contre le Japon). Il avait de ce fait été décoré par le Tsar, qui avait offert à l'église de Châtellerault, une très belle cloche, dont ma grand-mère avait été marraine.

Par contre, je me souviens bien de cette grand-mère, Delphine de la Fouchardière, issue d'une vieille famille poitevine. Pour remonter plus loin, on m'a dit aussi que les Treuille avaient une parenté relativement proche avec Descartes, et une aussi avec Dupleix. Les ancêtres des Treuille étaient orfèvres et on remonte leur généalogie jusqu'au XVI^e siècle.

Quant à mon père, lui, il avait fait HEC. Ayant ensuite contracté la tuberculose - courante à l'époque - il avait de ce fait dû limiter ses activités. Il avait fait construire à Archachon, dont le climat lui avait été recommandé, une grande et belle villa qui existe toujours : « Le Coup de Vent ». Son jardin, côté mer était bordé d'une barrière de bois, le séparant du perré ; celui-ci, en pierre, descendait jusqu'au la plage. En ces années, nous nous déplaçons une fois par an, entre Archachon et la Tour d'Oyré. Mon père continuait à gérer les propriétés familiales et ses autres affaires ; il lisait beaucoup, était très sociable, et d'un caractère profondément bienveillant.

Ma mère, pour sa part, était issue d'une famille protestante d'armateurs du Havre ; bien que totalement dévouée à sa famille, elle avait gardé un caractère sévère, y compris vis à vis de mon père, ce qui parfois choquait le petit garçon que j'étais. Mon père s'était marié assez tard. Ma grand-mère maternelle, protestante rigoureuse, avait totalement désapprouvé le mariage de sa fille avec un catholique, et encore plus sa conversion au catholicisme. On ne m'a mené la voir qu'une seule fois, dans son appartement de la Place Pereire ; je me souviens encore de son regard sévère. Cet appartement fut plus tard repris par le frère de ma mère, Adolphe Borchard, qui m'invitait souvent et m'emmenait parfois dans les studios de cinéma où je me souviens avoir rencontré de célèbres

stars. Lui même était un pianiste virtuose, premier prix du conservatoire : il avait une allure de seigneur, et des relations très étendues, tant dans le monde de l'art que dans celui de la haute société parisienne et allemande. Il avait eu l'occasion de donner des concerts en Allemagne comme d'ailleurs en Russie et aux Etats Unis.

Mon père, en dehors de ses lectures, aimait beaucoup la chasse et la pêche ; il partait régulièrement à l'île aux Oiseaux, située au milieu du Bassin d'Arcachon, environ à trois kilomètres en face de notre villa. Un vieux marin, le père Mozart, l'y menait en pinasse, embarquant aussi son épagueul breton Miarka ; il arrivait à mon père de rapporter quelques canards.



Voiliers, bassin d'Arcachon

Concernant la pêche, mon père allait sur le lac de Cazaux, et en rapportait des brochets. Il partait parfois pêcher la truite en Normandie.

Il voyageait aussi avec ses chers cousins : Suzanne et René Lebreccq, qui n'eurent jamais d'enfant et dont je devins l'héritier. En particulier mon père fit avec ses cousins un grand voyage en Egypte, remontant partiellement à cheval la vallée du Nil, et faisant de nombreuses photos stéréoscopiques sur verre, qui alimentaient mes rêves.

Ces photos furent malheureusement volées, pendant la guerre, par les occupants allemands de notre villa.

En été le château familial de La Tour d'Oyré, et Arcachon en hiver, furent donc le théâtre de mes premières années. A la Tour d'Oyré, j'avais un cousin de mon âge, Henri, qui avait lui aussi été victime de la tuberculose; je le poussais dans son fauteuil le long des chemins sillonnant le parc. Nous jouions à être les seigneurs de ces lieux, et, comme on m'avait accordé un petit fusil, calibre dix millimètres, nous partions à la chasse aux écureuils. Il y avait aussi dans le parc

une assez profonde excavation d'où coulait l'eau qui allait alimenter un étang. Cette excavation avait été colonisée par des lapins ; je me cachais en rampant d'un côté pour observer la pente d'en face. Un jour béni, un lapin surgit ; je tirai, il déboula la pente. Je me souviens encore de son œil exorbité qui avait reçu un plomb ; j'étais fou de joie ! C'était mon premier gibier sérieux, mon retour fut un triomphe.

Il y avait dans le parc, une autre excavation, habitée, elle, par des blaireaux, mais je n'en ai jamais vu. Il est vrai que ce sont des animaux de nuit.

J'avais aussi un autre bon camarade : Kléber, fils d'une famille de fermiers modestes, dont la maison était adossée au mur du parc ; il me demanda un jour de négocier pour lui l'autorisation de pêcher dans l'étang. J'obtins cette permission, après un temps de réflexion de mon père. Il devait y avoir dans l'attribution d'un tel privilège quelques relents inconscients de l'époque féodale, où seul le seigneur pouvait chasser et pêcher.



*Coup de vent,
bassin d'Arcachon*

J'allais souvent admirer, dans le garage, la magnifique voiture, une Delaunay Belleville, qui avait été celle de mon grand-père. Elle était rutilante, une vitre séparait la cabine du chauffeur de celle des maîtres, et le klaxon était fait d'une poire en caoutchouc, emmanchée sur une petite trompette de cuivre fixée à droite du chauffeur. Celui-ci s'appelait Clément. Il briquait religieusement la voiture tous les jours. Il avait vénéré mon grand-père et m'aimait beaucoup ; il fut visiblement très affecté quand la Tour d'Oyré, voiture comprise, alla au second frère de mon père. Celui-ci, en raison de sa santé finit par abandonner ses droits à la Tour d'Oyré, pour s'établir à Arcachon.

Nous retournions chaque année à la Tour d'Oyré voir ma grand-mère. Je jouais aux dames avec elle. Un soir je m'arrangeai maladroitement pour la faire gagner ; elle s'en aperçut et fut fort vexée.

A cet âge on multiplie les bêtises ; j'eus la malencontreuse idée de confectionner avec des boules d'argile, roulées dans de la poussière de brique humide, de saisissantes imitations de crottes en chocolat. J'offris la première à l'un de mes oncles, qui, ravi, en saisit une, il se mit très en colère et je fus puni. Les grandes personnes ne savent vraiment pas jouer...

Nous disposions aussi d'un tennis, installé devant un large auvent de bois, autrefois construit pour mon père, afin de lui permettre de se reposer au soleil. Il était accolé à un énorme pigeonier, en ruine, datant du Moyen Age.

Je garde de cette époque une photo de mon père qui montait élégamment à cheval, et arborait une fière moustache ; c'était l'époque où il suivait les chasses à courre.

Je jouais souvent au tennis avec une de mes cousines, Marie-Thérèse, (qui s'engagea comme infirmière pendant la guerre, contracta aussi la tuberculose, et en mourut). Toujours espiègle, je lui lançais un jour avec la main une balle vigoureuse, qui atterrit sur son coccyx. Elle en fit toute une histoire, je me demandai longtemps quel organe féminin mystérieux j'avais bien pu endommager, j'étais très embarrassé, et demandai à mon cher cousin Henri s'il avait la moindre idée de la catastrophe que j'avais pu déclencher : il n'en avait aucune !

Je me lançai un jour d'été dans un rêve insensé : ma mère était évidemment pour moi une déesse et je décidai de lui faire l'hommage d'un manteau en peau de taupe. J'achetai des pièges, j'appris à dépecer mes victimes, à sécher et à tanner les peaux avec de l'alun. Mais il eut fallu des centaines de peaux pour pouvoir faire un manteau et des doigts de fée pour l'assemblage. L'entreprise s'arrêta vers la huitième peau, ce qui me remplit de désolation : je n'avais pas réussi à prouver ma fervente dévotion pour ma mère.

Il y eut aussi l'aventure des lézards. Sur le rebord de la fenêtre de ma chambrette, située contre la tour carrée qu'occupaient mes parents, était fixé un récipient en zinc dans lequel

on vidait les eaux de la cuvette qui servait à ma toilette. L'eau s'écoulait jusqu'au sol, dans un tuyau passant dans le lierre qui recouvrait cette façade du château ; l'humidité résiduelle attirait souvent des lézards dont la visite m'enchantait.

Cela me donna des années plus tard l'idée d'un stratagème. J'étais en Afrique du sud et venais de m'arrêter au bord d'une falaise impressionnante ; j'avais entrevu en arrivant un rutilant lézard noir et vert, qui s'était laissé glisser, en me voyant, un peu plus bas sur une légère avancée de la roche. Je voulais le photographier. Je n'insisterai pas sur la façon dont je me procurais le liquide nécessaire pour l'attirer et que je dirigeais à l'entrée de la crevasse dans laquelle le lézard s'était caché. A ma joie, le lézard ressortit presque aussitôt pour profiter de cette pluie miraculeuse, et je pus prendre la photo !

Mais retournons à la Tour d'Oyré. Chaque soir, au moment solennel de l'heure du dîner, la famille attendait en cercle autour de l'immense cheminée. Soudain un valet de chambre arrivait, portant un candélabre à plusieurs bougies ; tout le monde se levait et le suivait en procession vers la salle à manger. Car cette antique demeure n'avait ni électricité, ni eau courante. Je m'asseyais en bout de table ; levant les yeux, j'avais très vite repéré sur le plafond une tache jaune qui m'intriguait ; j'appris qu'autrefois, le bouchon d'une bouteille de champagne avait sauté jusque là et la tache de champagne était devenue un souvenir historique.

Plus tard, j'ai éprouvé une grande peine en apprenant que la propriété de mon grand père ne me reviendrait pas à moi, l'aîné de la famille ; mais j'ignorais alors ma chance ! J'aurais été lié à ce grand domaine, avec l'obligation de l'entretenir, et aussi de tenir ma place dans le pays ; je n'aurais jamais pu vivre la vie internationale qui fut la mienne !

Je retourne maintenant encore vers le bassin d'Arcachon, auquel je suis resté tout autant attaché.

C'est dans le cimetière d'Arcachon, tranquille et brûlé par le soleil, encerclé par les pinèdes odorantes, que sont enterrés mes parents, ainsi que ma chère sœur Simone. Mon père y avait fait construire un petit monument dont les murs légèrement fruités rappelle ceux des monuments égyptiens. C'est

dans ce caveau que je les rejoindrai un jour. C'est dans ce pays, qui sent bon la résine et les genets, que se situe une grande partie de mes souvenirs d'enfance. Chaque fois que j'y retourne, je retrouve avec émotion la haute silhouette de notre villa, qu'avait fait construire mon père et qui se dresse au bord du bassin. Côté mer, un escalier descendait du jardin jusqu'au sable. Je n'ai jamais oublié l'exclamation admirative d'un vieux marin, le père Dupuch, que j'entendis un jour dire à ma mère : « Madame, que vous avez un beau derrière ! » Il s'agissait bien entendu du jardin.

En bas de l'escalier glissant, frangé de goémon et incrusté de petites huîtres, je descendais jusqu'à la plage, couverte de quelques pierres. Le dessous de chacune d'elle constituait autant de paradis : bébés tourteaux, vers arénicoles, anémones et étoiles de mer, anguilles et petits poissons colorés. J'étais fasciné par cette vie aussi diverse que grouillante.

Les jours de tempête, les mouettes remontaient laborieusement le vent qui soufflait au ras de la côte ; elles luttaient péniblement contre les rafales, ou plutôt elles ramaient, amorçant de temps en temps de brusques crochets pour trouver un meilleur angle d'attaque. Ces mouettes représentaient pour moi les océans du monde entier ; elles poussaient des cris aigres et plaintifs, en fuyant les tempêtes.

Etant le fils que mes parents n'attendaient plus, et l'aîné, j'étais inévitablement choyé. Je disposais d'une chambre au premier étage, donnant sur une terrasse et la mer. J'ai vécu toutes ces années respirant avec volupté les embruns, écoutant siffler le vent dans mes oreilles, et regardant passer les mouettes.

« L'île aux oiseaux » était située juste en face, au milieu du bassin ; cette île fut le but de maintes expéditions. Au début le père Dupuch me prêtait son canot à rames, mais ne me permettait pas de m'éloigner. Ensuite mes parents me donnèrent un « canoë canadien » avec sa double dérive relevable et sa petite voile ; plus tard encore, ma mère nous acheta, à ma sœur Simone et à moi, un ravissant monotype en acajou, dérive relevable et voile comprise. Nous devînmes aussitôt des navigateurs au long cours, attentifs aux marées et aux coups de vent.

Je me souviens aussi avec un serrement de cœur de la dernière sortie de mon père dans le jardin côté ville. Il suivait le chemin étroit allant de la maison jusqu'au garage, puis jusqu'à la grille donnant sur le Boulevard de la Plage. Je le regardais marcher avec peine; j'étais attentif et angoissé, bien que ne me rendant pas tout à fait compte de l'état désespéré de mon père. Une de ses dernières entreprises m'a fortement impressionné : avec des amis de la base aéronautique de Cazaux, il avait eut l'idée de monter sur l'arrière d'une barque, un moteur d'avion pourvu de son hélice, espérant se propulser ainsi au dessus des fonds bas et herbeux, qui entouraient l'île aux oiseaux. Le moteur marcha, mais il était trop lourd et le tout bascula dès sa mise à l'eau.

Nos expéditions, à ma sœur et moi, nous menaient souvent jusqu'à l'île aux oiseaux, qui était inhabitée, à quelques cabanons de pêcheurs près, plus une maison sur pilotis qui existe toujours. Une zone large de plusieurs centaines de mètres se découvrait tout autour à marée basse ; elle était occupée par des parcs à huîtres et sillonnée par des chenaux naturels permettant à la marée d'aller et venir. La pêche dans les zones couvertes d'algues était source de nombreuses découvertes. Je poussais mon filet pour attraper des crevettes, parfois aussi des hippocampes, des anguilles et divers petits poissons ; je me souviens aussi des grappes d'œufs de seiches, noires comme de l'encre, accrochées aux herbes. En ôtant avec précaution leurs peaux extérieures, résistantes comme du cuir, on découvrait une seconde peau transparente, dans laquelle nageaient déjà les petites sèches, qui même crachaient leurs premières gouttes de sépia. On attrapait aussi des crabes, de petites soles et on faisait s'envoler



*Amours de jeunesse,
Arcachon*

des oiseaux.

Il m'est arrivé de faire en deux ou trois jours le tour du Bassin ; il fallait alors camper sur le rivage, et je n'ai jamais été dévoré par autant de moustiques.

Mon goût pour l'aventure était déjà là, s'y mêlait d'ailleurs l'attrait de petits dangers. Le courant violent de la marée descendante aurait pu nous entraîner dans les passes et jusque dans l'océan. Il pouvait y avoir d'imprévisibles coups de vent. Il m'arriva de chavirer avec une jeune amie qui se fit gronder en rentrant chez elle, il paraît que je chantais à gorge déployée et sans guère m'occuper de la barre... Nous pûmes cependant redresser le bateau et le traîner jusqu'au rivage pour le vider.

Les années passaient, et je fus finalement autorisé à posséder une carabine 22 long rifle, ce qui consacrait mon passage à l'âge adulte et supposé responsable.

Il m'arrivait de tirer quelques oies ou canards navigant en triangle à grande hauteur, mais toujours sans résultat. Je m'amusais aussi à tirer en m'appuyant sur la balustrade de notre jardin sur une grosse bouée, noire et cylindrique, située à 300 mètres environ, qui marquait le passage du chenal : quand je ne voyais pas la petite éclaboussure provoquée par la balle, c'est que j'avais gagné ! Je tirai une fois aussi un moineau situé à 50 mètres, au pied de la jetée Thiers, maintenant noyée dans le sable : l'oiseau tomba ! Pourtant je dus me rendre à l'évidence : la balle s'était écrasée tout près de l'oiseau et c'est un éclat qui l'avait touché.

Mes parents, dans un premier stade, m'avaient inscrit à l'école d'un certain monsieur Bonzoumet, bedonnant, bienveillant, rougeaud et consciencieux ; l'école était à 50 mètres de notre villa et c'est donc là que j'appris à lire et à compter, on m'a dit que, jusqu'à l'âge de sa retraite, il racontait mon histoire aux parents venus le consulter, et auxquels il disait : « Ici, on travaille bien; je citerai le cas d'un de mes élèves entré depuis à Polytechnique » .

Ma mère m'avait ensuite inscrit à Saint Elme, collège dominicain situé à l'entrée de la ville. J'appris que mon père avait déjà étudié là, dans sa jeunesse. C'est ce que me rappela un jour avec affection le père Morel, un des piliers de l'Etablis-

ment, dont le visage s'ornait d'une immense barbe de prophète. Je me souviens aussi de mon professeur principal, l'abbé Laneau, dont l'étrange double rangée de dents me fascinait. Il y avait aussi un professeur basque, l'abbé Anabitart, et le professeur Savin dont le fils Abel est resté un ami.

Dans ce collège, qui avait une tradition marine, l'uniforme comportait encore un béret marin à pompon bleu et une large ceinture de flanelle de même couleur. Mes autres souvenirs de cette époque sont ceux du bruit assourdissant qui résonnait dans la chapelle, au moment de l'élévation ; la chorale rivalisait avec les tambours et trompettes ; tout aussi importantes pour moi, étaient mes chasses aux fourmis-lions, dont je cherchais les entonnoirs pendant les récréations, dans les zones sablonneuses du fond de la cour.

Je me souviens aussi du professeur de mathématiques qui me posa un problème de géométrie, que je résolus plus intuitivement que mathématiquement, par le biais d'une « expérience pensée ». Le professeur parut impressionné, et me conseilla de poursuivre mes études en mathématiques, ce qui ne m'empêcha pas, plus tard, de passer mon bachot de justesse.

A la fin de la seconde, comme je n'avais pas eu tous les premiers prix, ma mère, vexée, me retira du collège, et j'eus désormais des cours particuliers.

Mais peu avant mon retrait de Saint Elme, mon avenir avait bien failli s'arrêter là ! Revenant du collège à bicyclette, je m'étais retrouvé étendu sur la chaussée, les roues de ma bicyclette coincées entre les roues avant et arrière de la voiture qui m'avait heurté. J'étais indemne.

Un autre événement m'avait aussi grandement impressionné ; un de mes oncles, François Walckenaer, Ingénieur au Corps de Mines et Directeur des Usines du Creusot, avait mis lui aussi son fils à Saint Elme et avait demandé à ma mère de devenir son correspondant. Il nous avait réunis pour déjeuner au Grand Hôtel ; j'étais vraiment impressionné, étant invité dans le plus grand restaurant d'Arcachon, par un oncle qui venait d'arriver par le train. Ceci me donnait l'impression de pénétrer dans un monde fabuleux de puissance, très éloigné de ma modeste vie de famille si fermée sur elle-même.

J'avais été très protégé; je me souviens quand même d'avoir été sévèrement réprimandé par mon père, le jour où on nous avait servi de grosses fraises rouges, que j'avais comparées au nez rutilant de son notaire....

Un autre souvenir est celui d'avoir dégusté un plat de poulet à la basquaise, nageant dans une sauce orange vif sur laquelle flottaient des yeux d'huile d'olive. Je n'ai jamais retrouvé ce plat.



*Un amour de jeunesse
(60 ans après)*

et orgueilleuse. Simone avait failli mourir d'une mastoïdite. J'avais été plongé dans une immense angoisse et en même temps choqué par la relative indifférence de Christiane. Simone fut sauvée...

Un certain Noël, Christiane déclara à ma sœur avec quelque condescendance, que le Père Noël, n'existait pas ; je le savais bien, mais j'estimais que d'y croire, était une des joies de l'enfance ; je défendis donc bec et ongles le rêve de Simone.

Les années passaient et mon intérêt pour les jeunes filles s'éveillait, l'une de mes amies d'enfance m'a déclaré qu'à l'époque j'avais une tête d'ange couronnée de boucles blondes, cela me paraît maintenant difficile à croire !

Une de mes premières terreurs, redevable à la gente féminine, me fait encore frémir : deux amies jeunes voisines fort

D'autres incidents peuplaient notre vie quotidienne. Par exemple, ma sœur Simone, avait développé un goût étrange pour manger crus les escargots du jardin. Simone n'était pas la plus intelligente, mais certainement la plus affectueuse de mes sœurs. En tous cas elle était excellente cavalière et brillait sur les champs de courses archachonnais. J'ai toujours ressenti pour elle une particulière affection et l'envie de la protéger. Ma deuxième sœur, Christiane, était, aussi intelligente qu'artiste, mais assez dure

taquines s'étaient concerté pour me faire peur ; elles avaient immobilisé ma main droite sur la tranche d'un arbre récemment tronçonné, en me disant qu'elles allaient me la couper. J'en frémi encore !

Sachant que j'avais perdu mon père, une ou deux personnes bien intentionnées prirent l'initiative de me donner quelques conseils concernant les jeunes filles. Je tombais une fois amoureux d'une fille à grosses lunettes extrêmement douée en mathématiques, rousse et fraîche. Il y eut de merveilleuses promenades à bicyclette, sur les rubans bétonnés qui sillonnaient la forêt des Landes. Nous nous avançons en respirant le parfum des pins et des ajoncs; les sous-bois s'éclairaient de l'or des genets en fleurs et du rouge écarlate des arbrouses. Les instants de repos étaient bien agréables ; mais en ces temps-là, mœurs et prudence obligent, les relations restaient relativement contenues.

Mon professeur de mathématiques, finit par me dire que cette relation, compte tenu en particulier de nos âges, lui paraissait peu raisonnable. Je finis par en convenir. Quelques temps plus tard, une charmante et intelligente amie de mes sœurs, aux yeux bleus, se présenta à son tour ; sa sœur aînée me demanda peu après de venir la voir, et me pria instamment d'être sage, sa petite sœur ayant paraît-il perdu la tête à mon sujet. Je fus très effrayé et me sentis terriblement responsable. Je m'éclipsai aussi brusquement que maladroitement. La pauvre fille fit plus tard un bon mariage, mais dut se demander longtemps ce qui avait pu se passer.

Il y en eut d'autres, que j'emmenais faire des tours en canoë, quand venait le soir et que la chaleur baissait. La brise de mer se calmait généralement à la nuit tombante. Les derniers souffles frais et salés de l'océan se mêlaient à l'odeur du varech, et l'embarcation glissait sans bruit sur les eaux redevenues toute lisse ; parfois, un poisson effrayé sautait devant nous. J'entends encore le doux crissement du canoë qui au retour venait s'immobiliser sur le sable.

Mais les saisons continuaient à passer, et des aventures plus sérieuses, joyeuses ou douloureuses, se succédèrent.

Ce fut bientôt l'entrée à l'École Polytechnique, puis la guerre. Mon enfance était bien terminée.



*Empreinte d'hippocampe
de l'île aux oiseaux*